

Histoire de LILLE

Texte d'Edward Le Glay, extrait de l'Histoire des villes de France D'Aristide Guilbert 1859, en complément de la page sur [Lille du 18^{ème} et 19^{ème} siècle](#) du site des Visites photographiques de Norbert Pousseur

Lille offre l'une des plus complètes et des plus belles manifestations du génie flamand. Primitivement assise sur un sol bas, marécageux et presque mouvant, elle s'est, avec une admirable persévérance, affermie et développée entre ses canaux comme Venise dans ses lagunes. L'antique reine des mers n'est plus, depuis des siècles, qu'une reine découronnée : Lille, au contraire, n'a rien perdu de sa puissance. Le temps qui use tout, ne l'a point usée encore ; la guerre, dont elle a si souvent ressenti les cruelles atteintes, ne l'a jamais frappée au cœur ; et après les plus pénibles secousses, on a pu toujours répéter ce qu'un poète disait d'elle il y a huit cents ans : « *Lille, excellente cité, peuple ingénieux à s'enrichir. Lille aux splendides marchands, qui envoie ses étoffes brillantes dans les royaumes lointains, d'où lui revient la richesse qui fait son orgueil.* » La capitale de la Flandre française a même grandi dans la lutte, et cette force de vitalité qu'elle montra aux diverses époques de son histoire, elle la dut au caractère de ses habitants : courageux, tenaces, amis du foyer domestique, défenseurs opiniâtres de l'intérêt privé et de l'indépendance communale.

À l'étroit aujourd'hui dans sa vaste ceinture de murailles, Lille déborde, et l'on voit les campagnes environnantes remplies de l'exubérance de sa population, se couvrir partout d'habitations nouvelles. Malheureusement, du milieu de cette multitude de manufactures, de ces innombrables moulins à vent, de cette forêt de cheminées à vapeur, de tous ces indices, enfin, de l'activité et de l'opulence actuelles, ne s'élèvent plus les imposants témoignages de la splendeur ancienne. Là plus d'orgueilleux beffroi, plus de tourelles aériennes, plus de palais, plus de somptueuses basiliques ; tout cela a été détruit ou démantelé par les bombes ; mais s'il reste à peine des ruines pour rappeler les souvenirs du passé, ces souvenirs n'en sont pas moins mémorables, et l'histoire, qui les a enregistrés, ne les laissera pas périr.

Lille n'est point une ville ancienne, et, en dépit de tous les efforts d'imagination de quelques chroniqueurs, on ne peut reculer son origine au-delà du Xe siècle. Vers l'année 1050 il n'y avait encore sur l'emplacement de cette grande cité qu'un donjon bâti au milieu d'une espèce d'îlot formé entre les bras chétifs de la Deûle, et qu'on appelait le château de Bue. Ce lieu, du reste, était déjà célèbre. Sous les Mérovingiens, un chef franck du nom de Liedrick l'avait, dit-on, habité ; les traditions, mêlant la fable à l'histoire, faisaient de Liedrick le héros des plus merveilleuses aventures, et de l'île de Bue le berceau mystique de la puissance flamande. À une époque plus récente, le château de Bue avait servi de boulevard inexpugnable au comte Bauduin, cinquième du nom, et à toute sa noblesse contre les agressions de l'empereur Henri III, qui avait envahi la Flandre avec une puissante armée. Enfin, il s'y était passé, vers le même temps, une de ces scènes bizarres dont les annales de la féodalité offrent tant d'exemples. Le duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, avait conçu une passion violente pour l'aînée des filles du comte de Flandre, nommée Mathilde. Il la fit demander en mariage à son père : Mathilde eut l'imprudence de répondre devant l'envoyé du duc qu'elle ne voulait point d'un bâtard pour mari. Outré de colère en apprenant le propos sorti de la bouche de celle qu'il aimait, Guillaume monte à cheval, court jusqu'au château de Lille, suivi de quelques serviteurs, et pénètre seul, à l'improviste, dans l'appartement où se tient la comtesse avec ses filles. Saisir la jeune Mathilde par les tresses de sa longue chevelure, la traîner à travers la salle, la fouler sous ses pieds est pour lui l'affaire d'un moment ; puis il sort, remonte sur son palefroi et regagne la Normandie.

Une guerre à mort semblait inévitable entre le comte de Flandre et le brutal Normand. Il n'en fut rien, cependant ; et, chose étrange, ce fut Mathilde elle-même qui apaisa son père. Par une de ces incroyables révolutions qui s'opèrent dans le cœur des femmes, elle s'était éprise du duc dès l'instant où elle avait été l'objet de ses violences. Elle le lui fit savoir, et bientôt le mariage se célébra dans la ville d'Eu en Normandie, au grand étonnement de chacun. Comme on demandait à Mathilde la raison d'un changement si subit : « *Savez-vous, répondit la jeune duchesse, que celui-là est un fier baron qui ose venir battre une fille jusque dans la maison de son père ?* » Elle ne se trompait pas, car ce fier baron devait placer bientôt la couronne de reine sur sa tête et lui donner Londres et les vieux palais saxons en échange du triste manoir des bords de la Deûle.

Le comte Bauduin affectionnait pourtant cette résidence, et, bien que dans ses vastes domaines il en eût de plus belles et de plus riches, il se plaisait à y séjourner. C'est qu'il y était né et qu'il y avait passé son enfance. Après une existence très agitée, remplie d'abord par une longue lutte contre l'empereur, puis par le gouvernement du royaume de France, dont il avait été nommé régent pendant la minorité de Philippe I^{er}, Bauduin revint au château de Lille, résolu de finir ses jours en paix et de s'occuper du salut de son âme. Ce fut alors qu'il eut la pensée, comme on le voit par un acte du temps, d'instituer près des murs de son donjon un collège de chanoines et d'y bâtir une église :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, d'un seul et vrai Dieu, moi, Bauduin, comte, marquis des Flamands, tuteur de Philippe, roi des Français, et de son royaume, sachant, d'après le témoignage des livres divins, que le véritable héritage est dans le ciel, destiné à ceux qui, de bonne volonté, se livrent aux œuvres pieuses, je me suis appliqué à considérer attentivement en moi-même qu'avec l'observance des divins préceptes, rien n'était plus profitable à un serviteur de Dieu, et pour le salut de son âme et pour la santé de son corps, que d'édifier des églises en l'honneur de Dieu et des saints, là où on le peut faire raisonnablement et selon les lois. Aussi, considérant avec les yeux du cœur ces paroles de l'Écriture annonçant qu'il sera beaucoup exigé de celui auquel on aura beaucoup donné ; et cette autre maxime : que celui qui, sur la terre, bâtit la maison de Dieu, prépare sa propre demeure au ciel ; acquiesçant au bon et salubre avis de mon épouse Adèle et de mon fils Bauduin, ayant en outre fait élever dès les fondations une basilique en l'honneur de saint Pierre, prince des apôtres, j'ai institué un collège de chanoines chargés d'implorer jour et nuit la clémence de Dieu pour le salut de mon âme, de celles de mes prédécesseurs, de mon épouse, de mes enfants et de tous les fidèles chrétiens, etc. Fait à Lille, dans la basilique de Saint-Pierre, en présence de Philippe, roi des Français, la septième année de son règne (1066). »

Tel est l'acte auquel la ville de Lille doit sa naissance. Le comte Bauduin ne se doutait pas que de la réalisation de son pieux dessein résulteraient de si grandes conséquences. C'est là cependant ce qui eut lieu, et, comme le dit avec beaucoup d'à-propos un historien moderne, la présence d'un petit-fils de Hugues Capet à cette solennité, qui était moins la dédicace d'une église que l'inauguration d'une ville, semblait d'avance faire de Lille une cité française et la promettre aux destinées futures d'un autre fils de cette même race.

Peu à peu, des habitations s'élevèrent près du monastère et de l'église, une clôture les entoura, et alors se trouva constitué le triple symbole de la cité au moyen âge : la fortification, l'église, l'hôtel de ville ; c'est-à-dire, la défense, le culte commun, la juridiction municipale. La charte primitive qui donna une organisation régulière au Magistrat de Lille n'est pas connue ; on l'attribue généralement à Bauduin IX, qui régnait à la fin du XII^e siècle, et qui, avant de partir pour cette croisade fameuse, dont le trône impérial d'Orient devait être pour lui la récompense, octroya des franchises à plusieurs villes de la Flandre et du Hainaut. En 1235, Jeanne de Constantinople, fille et héritière de Bauduin, confirma les privilèges dont jouissaient déjà les citoyens lillois, leur donna une nouvelle extension et régla cette justice échevinale, qui, basée sur un système électif très large, passait avec raison pour une des plus libérales qu'il y eût en ces temps-là. La communauté de Lille ne fut jamais obligée d'avoir recours, pour le maintien de ses libertés, à la conjuration armée, qui rend si dramatique l'histoire des communes de Laon, de Cambrai, de Saint-Quentin, de Soissons, etc. Cette garantie lui était superflue, car elle ne se trouvait en contact immédiat avec aucune puissance seigneuriale ; le chapitre de Saint-Pierre qui, seul, avait une juridiction particulière dans l'enceinte de la ville, ne l'exerçait d'ailleurs que dans un ressort très borné, et de manière à ne pas trop froisser les intérêts généraux de la cité.

Mais si Lille ne fut point en proie aux dissensions intestines et à ces terribles révolutions communales qui, durant le moyen âge, ensanglantèrent si souvent les villes voisines, elle eut néanmoins beaucoup à souffrir des vicissitudes politiques. Dès l'année 1070, la comtesse Richilde, qui s'y était réfugiée, s'y vit assiégée par Robert le Frison, son compétiteur : il la contraignit de s'enfuir avec ses deux fils et d'aller réclamer l'appui du roi de France.

Cependant, soixante ans plus tard, les habitants de Lille sont déjà assez nombreux et assez braves pour se rendre redoutables à la tyrannie. En 1127, Guillaume Cliton, fils du duc de Normandie, avait été élu à Arras pour succéder au comte Charles le Bon, assassiné dans l'église Saint-Donat, à Bruges. Guillaume, dès le début de son règne, chercha moins à se faire aimer qu'à se faire craindre : au lieu de traiter doucement ses nouveaux

sujets, il se plut, au contraire, à exercer contre eux mille vexations. Au mois d'août, à la fête de Saint-Pierre, pendant la foire de Lille, Guillaume, se trouvant dans cette ville, voulut faire saisir sur le marché, par ses hommes d'armes normands, un serf qui lui déplaisait : les bourgeois s'indignèrent d'une telle prétention, prirent les armes d'un mouvement spontané, et, se portant au logis du comte, le forcèrent à fuir, ainsi que tous ses gens, dont plusieurs furent maltraités et jetés dans les marais des environs. Guillaume, furieux, revint bientôt investir Lille avec des forces considérables, et contraignit les citoyens à lui payer, à titre de composition, une somme de mille quatre cents marcs d'argent.

Au commencement du XI^e siècle, Fernand de Portugal, époux de Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut, ayant, pour de sérieux griefs, abandonné son suzerain le roi Philippe-Auguste, et s'étant allié au monarque anglais Jean-sans-Terre, la Flandre entière fut envahie par les armées françaises. Dans la lutte terrible qui s'ensuivit, Lille eut cruellement à souffrir. Prise par Philippe-Auguste, en 1212, reprise l'année suivante par Fernand, le roi des Français l'assiégea une troisième fois et la détruisit de fond en comble. Ce fut un des épisodes les plus atroces des guerres de ce temps-là. Qu'il nous soit permis de reproduire ici cette scène, que nous avons décrite ailleurs, d'après les documents les plus authentiques. C'était la nuit. Le roi, dans l'impétuosité de sa fureur, avait emporté la cité avant même que les bourgeois surpris se fussent mis sur leurs gardes. Il n'y avait encore personne aux remparts, que déjà Philippe se répandait à travers la ville, en tête de ses hommes d'armes, le fer d'une main, le feu de l'autre. Le sac et le pillage sont des moyens trop lents pour assouvir sa colère ; il lui faut l'incendie, et bientôt le feu se déroule de toutes parts. Le comte Fernand était dans Lille, malade d'une fièvre qui le tourmentait depuis le siège de Tournai. Porté sur une litière et enveloppé de tourbillons de flammes, il s'échappe à la faveur du tumulte et de la fumée. Les malheureux habitants ont à choisir entre deux morts : ou d'être brûlés vifs sous leurs toits enflammés, ou de périr au seuil sous le couteau des Français. Ce que le feu épargnait dans cette œuvre de ruine, les soldats le jetaient bas au moyen de béliers et de crocs de fer dont ils étaient munis ; car le roi avait juré l'anéantissement complet de la cité rebelle. L'historien-poète Guillaume le Breton, qui avait assisté à toutes ces horreurs, en fait dans sa Philippine le sujet d'un chant sinistre :

« Sous les décombres de leurs maisons, » s'écrie-t-il plein d'admiration pour le conquérant, « périssent tous ceux à qui les infirmités de l'âge ou la faiblesse du corps refusent les moyens d'échapper au danger. Ceux qui peuvent se sauver, fuyant à pied ou à l'aide d'un cheval vigoureux, évitent la double fureur des flammes et de l'ennemi, et, le cœur plein d'épouvante, s'élancent à la suite de Fernand, à travers les broussailles et en rase campagne, hors de tous sentiers, se croyant toujours près des portes fatales, n'osant tourner la tête... La fortune cependant vint au secours des vaincus... La terre humide, toute couverte de joncs de marais et cachant ses entrailles fétides sous une plaine fangeuse et brûlante, exhalait des vapeurs à travers lesquelles l'œil ne pouvait plus guider les pas. Les nôtres donc ne poursuivirent les fuyards que tant qu'ils purent s'avancer à la lueur de l'incendie. Ils tuèrent toutefois un grand nombre d'hommes, et firent encore plus de prisonniers. Le roi, les faisant marquer du fer brûlant de la servitude, les vendit à tout acheteur pour être à jamais esclaves. Ainsi périt tout entière la ville de Lille, réservée pour une déplorable destruction. »

Le panégyriste de Philippe-Auguste ne se doutait pas que, peu de jours après, les Lillois échappés à la mort chercheraient, au milieu des débris fumants, les traces de leurs foyers domestiques ; il ignorait que l'amour du sol natal ferait bientôt surgir de ce lieu de désolation une cité nouvelle, et que cette cité deviendrait un jour l'une des plus riches et des plus puissantes du royaume dévolu aux descendants de l'exterminateur. S'il avait pu le prévoir, quel beau texte pour un poète ! Cela eût bien valu l'éloge de l'incendie et l'apothéose du massacre.

Philippe-Auguste ne poursuivit point le comte Fernand, qui s'était réfugié à Gand ; il resta dans Lille pour y achever son œuvre. Les habitations n'existaient plus, mais le vieux donjon des Liedrick et des Bauduin avait résisté aux flammes. Il le fit démolir, puis rentra en France, afin de se préparer à combattre la formidable coalition formée contre le royaume par l'empereur Othon, le roi d'Angleterre et les autres princes confédérés, au nombre desquels était le comte de Flandre. Deux ans s'étaient à peine écoulés que d'innombrables armées couvraient encore les environs de Lille, et que s'y accomplissait, près du village de Bouvines, un des plus grands

événements de notre histoire nationale (27 juillet 1214). On connaît les péripéties de cette mémorable journée. La milice de Lille, comme celle des autres villes de Flandre, y combattit vaillamment la chevalerie française, dont le terrible et premier choc donna sur le corps d'armée du comte Fernand. La mêlée, de ce côté, dura trois heures, et pendant trois heures elle fut effroyable. Il s'y passa des scènes homériques. Les chefs flamands, pour encourager leurs soldats, les haranguaient tout en frappant d'estoc et de taille. Tour à tour ils parlaient des aïeux et de leurs exploits ; ils rappelaient les femmes et les enfants laissés au foyer domestique ; puis, évoquant les cruels souvenirs de l'incendie de Lille et de l'invasion française, ils appelaient la vengeance par des clameurs de mort. Un chevalier de la châtellenie de Lille, Eustache de Marquillies, auquel les historiens du temps donnent une stature gigantesque, se faisait surtout remarquer par son indomptable furie. Seul au milieu des rangs ennemis, il bondissait comme un lion, s'excitant lui-même en criant : Tue ! tue ! Et, en effet, la terre autour de lui se joncha de cadavres jusqu'au moment où une épée française, plongée dans sa gorge, le renversa mort du haut de son destrier. Lille revit Philippe-Auguste victorieux, tandis que le comte son seigneur, prisonnier et chargé de fers, s'acheminait vers la tour du Louvre, où il devait rester enfermé pendant treize ans.

La comtesse Jeanne, épouse de Fernand, gouverna la Flandre avec beaucoup de sagesse et d'habileté, durant la captivité de son mari. Elle répara les maux de la guerre, fonda de nombreux établissements de charité, et donna, de son propre mouvement, une grande extension à la plupart des franchises communales. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Lille fut dotée, par cette princesse, d'institutions fort libérales ; elle lui dut, avec son existence politique, l'origine de sa prospérité matérielle. A la vérité, les Lillois parurent oublier un moment de tels bienfaits, lorsque, partageant le fol enthousiasme de quelques villes de Flandre et de Hainaut, ils accueillirent, comme leur légitime seigneur, le fameux imposteur Bertrand de Rains, qui se faisait passer pour le père de la comtesse Jeanne, miraculeusement échappé de la bataille d'Andrinople ou des prisons de Johannice, roi des Bulgares. Le faux Bauduin paya de sa vie le trouble qu'il avait répandu dans le pays. Après avoir été jugé à Lille, et avoir solennellement confessé son crime, il fut roué vif devant les halles, traîné sur une claie à travers la ville, puis accroché à un gibet où les oiseaux le mangèrent. On conserve encore aux archives municipalisées de Lille, la charte originale, par laquelle la comtesse Jeanne pardonne aux habitants leur félonie, en voulant bien croire qu'elle n'était que le résultat de l'aveuglement et de l'erreur (25 août 1225).

Marguerite de Constantinople, qui succéda, en 1244, à sa sœur Jeanne, fit, comme elle, beaucoup de bien à la ville de Lille, dont la prospérité, d'ailleurs, s'était accrue rapidement à la faveur d'une longue paix. Lorsque Guy de Dampierre, fils et successeur de Marguerite, arriva au pouvoir, il ne vit pas sans inquiétude l'élévation de cette cité et de plusieurs autres. Les bourgeois y rivalisaient avec les grands et le clergé, et se montraient, avec raison, fiers de leurs franchises et de leur opulence. Le comte en prit ombrage, et chercha les moyens d'atténuer des privilèges qui lui paraissaient porter atteinte à son autorité souveraine, il ne réussit qu'à s'aliéner les Flamands, et à se préparer de longs malheurs, en rendant plus faciles les intrigues de Philippe le Bel. Le roi de France, profitant des dissensions qui régnaient en Flandre, déclara la guerre au comte, sous un frivole prétexte, et Lille devint l'objet de ses plus vives attaques, car il savait que la possession de cette ville le rendrait maître de tout le pays wallon. Pendant onze semaines, il en pressa le siège à la tête d'une armée formidable. D'énormes machines lançaient dans la cité des quartiers de rocs ; les habitants déployèrent un courage inouï pour la défense de leur ville. Un jour, Robert de Béthune, fils du comte de Flandre, était à table avec ses chevaliers, lorsqu'une pierre, envoyée par la baliste du comte de Hainaut, qui s'était allié avec le roi de France contre son parent, vint tomber dans la salle et tua deux des convives assis près du prince. Plus déconcerté que Charles XII dans une circonstance analogue, Robert ne dit pas : « *Qu'a de commun la bombe avec nos affaires ?* » il capitula ; mais les Lillois, réduits à toute extrémité, ne consentirent à ouvrir les portes de la ville qu'après que le roi eut juré de maintenir leurs privilèges (1297).

La domination de Philippe le Bel devint bientôt insupportable aux Flamands. Le pays s'insurgea, Guy de Châtillon, qui gouvernait pour le roi, l'avait exaspéré par ses tyrannies. Le sang français coula à flots dans Bruges et dans plusieurs autres villes ; les étrangers furent chassés, et les fils du comte Guy reprirent le pouvoir, tandis que leur père était retenu prisonnier en France. Toutefois, Lille ne rentra sous leur obéissance qu'après cette mémorable bataille de Courtrai, dans laquelle les Français, vaincus par les Flamands, perdirent vingt mille hommes de pied et sept mille cavaliers, dont près de sept cents étaient seigneurs bannerets, onze cents nobles, et soixante-trois princes, ducs et comtes (10 juillet 1302). Le roi de France, en 1304, prit une sorte de revanche

à Mons-en-Pévèle ; la commune de Lille, dans cette journée, figura honorablement au centre de l'armée flamande avec les milices de Courtrai et d'Ypres. Après une lutte pleine de confusion qui s'était prolongée jusqu'au soir sans résultat décisif, les Flamands, harassés de fatigue, exténués par la faim, ayant perdu leurs tentes et leurs provisions, retournèrent vers Lille. Philippe le Bel, une fois son armée réorganisée, vint assiéger Cette place, que sa situation et son importance exposaient plus que nulle autre aux horreurs de la guerre. Malgré des efforts héroïques, les Lillois, privés de secours et réduits aux dernières extrémités, furent obligés de se rendre. Un peu plus tard, la cession de Lille, de Douai et d'Orchies, c'est-à-dire de la Flandre wallonne, fut confirmée à la France par un traité signé à Athies (1312).

Il n'est pas étonnant que la possession de Lille fût, dès lors, si vivement ambitionnée ; cette ville figurait au premier rang parmi les cités flamandes que le commerce et l'industrie rendirent si florissantes au moyen âge. La fertilité du sol, des ports nombreux et faciles, l'amour combiné du travail et du bien-être matériel, un instinct de négoce, enfin, que les bouleversements politiques n'affaiblirent jamais, telles étaient les sources fécondes de la richesse du pays. Au commencement du XIV^e siècle, les relations commerciales de la Flandre avaient pris un développement prodigieux. Depuis les croisades, on connaissait les côtes d'Espagne, d'Italie, d'Afrique et d'Orient ; et de ces contrées lointaines arrivaient déjà une infinité de produits livrés en échange, de grains, de bestiaux, et surtout de riches étoffes que l'on fabriquait à Bruges, à Gand, à Ypres et à Lille. Les marchands de Venise, de Gênes, de Florence, de Pise, connus sous le nom de Lombards, favorisaient ces transactions en fréquentant les foires établies dans les principales villes de la Flandre. Les foires célèbres de Champagne et de Brie formaient aussi, pour les Flamands, un centre actif d'opérations et de trafic. Au nord, ils négociaient avec toute l'Allemagne. Les marchands de la Basse-Saxe et de la Prusse, appelés Osterlins, dont les rapports s'étendaient jusqu'en Russie, en Suède et en Norvège, trouvaient en Flandre une grande facilité d'échange, des capitaux abondants et des débouchés assurés vers les contrées méridionales ; précieux avantage à une époque où la navigation, encore imparfaite, rendait les voyages de long cours si difficiles et si dangereux. La Flandre, marché commun et entrepôt général de l'Europe, possédait des comptoirs sur divers points des Iles Britanniques : à Londres, à Winchester, à Saint-Yves en Cornouailles, à Berwick en Écosse ; et, tandis que l'Angleterre lui fournissait des laines en abondance, elle lui renvoyait des draps, des tapis et autres produits fabriqués dont elle tirait d'importants bénéfices. À diverses reprises, les empereurs d'Allemagne, les rois de France et d'Angleterre, avaient accordé des franchises et des immunités au commerce flamand ; son action était, en outre, régularisée par des lois et des tarifs établissant une juste réciprocité de garanties, et surtout par une association établie sur des bases larges et solides. À l'exemple de ce qui se voyait chez les villes maritimes teutoniques, connues sous le nom de villes hanséatiques, il existait, entre les cités flamandes et quelques villes des provinces voisines, une société de haut commerce, appelée la Hanse de Londres ; c'était une sorte de ligue à laquelle devait s'affilier tout homme qui voulait profiter des avantages et de la protection réservée à chacun de ses membres. Entre autres dispositions de ce pacte fameux auquel la Flandre dut jadis sa grandeur commerciale, on trouve que, si un étranger refusait, comme débiteur, de payer un membre de la Hanse, ou s'il lui vendait de mauvaises marchandises, ou s'il lui faisait enfin un tort quelconque, les frères de la Hanse devaient à l'instant même cesser toutes relations avec lui ; il était comme frappé d'interdit dans son négoce. La ville de Lille figurait à la tête de cette association avec les grands centres manufacturiers de Bruges, de Gand et d'Ypres ; ses négociants y puisèrent la fortune, et, ce qui vaut mieux encore, l'exactitude et la probité dans les affaires ; qualités qui ne se sont point affaiblies chez leurs descendants, et auxquelles on a, de tous temps, rendu hommage.

Durant la domination temporaire des Français, au XIV^e siècle, Lille contribua à la rançon du roi Jean par un don volontaire ; plus tard, le roi récompensa les Lillois en leur accordant des privilèges commerciaux, et en confirmant un droit dont ils étaient très jaloux. C'était l'arsin, coutume barbare empruntée, sans doute, à la législation des peuplades germaniques qui avaient primitivement occupé le nord des Gaules. L'arsin consistait à brûler juridiquement, dans le ressort de la châteltenie, l'habitation de celui qui avait offensé un bourgeois de Lille. Plainte était portée d'abord au conseil des échevins. Le rewart, ou chef de ces derniers, allait sur les lieux où l'insulte avait été commise et procédait à une enquête. Le plaignant était-il convaincu d'avoir été l'agresseur ou d'avoir dénaturé les faits, on le condamnait à payer les frais de l'enquête, et on le punissait suivant la gravité du cas ; si, au contraire, l'accusé était reconnu coupable, un ban, publié par la ville, ordonnait aux bourgeois

de se tenir prêts pour la vengeance. Alors l'accusé était sommé de donner satisfaction de l'injure ; s'il ne comparaisait pas dans le délai prescrit, la ban-cloke du beffroi appelait les citoyens aux armes. Les quartiers se rassemblaient sous leurs bannières respectives, les corps de métiers déployaient leurs emblèmes et l'on se rendait à l'hôtel de ville, où le rewart, les échevins, les jurés, revêtus de leurs costumes d'apparat, et précédés du grand gonfalon de la cité, armorié d'azur à la fleur de lis d'or, se mettaient à la tête du cortège. Au son lugubre du tocsin, la commune, silencieuse et en bon ordre, s'avancait vers le lieu de l'exécution où elle devait remplir elle-même l'office de bourreau. Le rewart adressait à haute voix une dernière sommation ; puis, saisissant une torche enflammée, il mettait le feu au logis ; donnant ensuite un coup de hache aux arbres et aux clôtures d'alentour, il commandait au peuple d'achever la vengeance. En un instant, tout ce qui appartenait au coupable ne formait plus qu'un immense bûcher, à la lueur duquel la procession reprenait le chemin de la cité. Le droit d'Arsin subsista longtemps à Lille, et ne fut abrogé que sous la domination des ducs de Bourgogne, à la supplication du clergé flamand.

Mais revenons aux événements politiques dont Lille fut le théâtre. En 1369, quand Philippe le Hardi, duc de Bourgogne et frère du roi Charles V, épousa l'héritière de Flandre, Lille fut, ainsi que Douai et Orchies, restitué au comte Louis de Male. En recouvrant son ancienne nationalité, cette ville resta néanmoins attachée au parti français dont le comte s'était fait le principal adhérent, et qui se composait d'un grand nombre de nobles flamands, connus dans l'histoire sous le nom de Leliaerts ou partisans des lis. Dès les temps les plus reculés, une profonde antipathie de race avait divisé les Flamands parlant la langue romane ou wallonne de ceux qui, d'origine tudesque, ne connaissaient que l'idiome de leurs pères. Cette antipathie s'était révélée dans des luttes nombreuses, et elle se manifesta de nouveau lors de la grande insurrection qui, à la fin du XIV^e siècle, enleva pour un moment la Flandre flamingante au souverain légitime, et en remit le sceptre aux mains plus habiles, il faut le dire, du fameux Van Artevelde.

Lille ne se jeta point dans cette révolution ; comme la plupart des villes du pays wallon, elle demeura fidèle au comte. On connaît cette scène de carnage au milieu de laquelle Louis de Male, seul, la nuit, dans les rues de Bruges, poursuivi par les Gantois, se réfugia dans le sombre logis d'une vieille femme ; on sait que s'échappant ensuite de la ville, il erra longtemps égaré dans la campagne, trouva enfin une jument de labour et des accoutrements de valet à l'aide desquels il parvint jusqu'à Lille. Les habitants se montrèrent pour lui pleins d'enthousiasme et lui offrirent un asile assuré.

Les insurgés se présentèrent devant Lille en 1382. La commune, ayant en tête son rewart, ses échevins, ses jurés, sortit en armes et bannières déployées. Les rebelles se retirèrent et ne reparurent plus. La bataille de Rozebeke soumit bientôt après les Flamands à l'obéissance, et le duc de Bourgogne, devenu comte de Flandre après la mort de son beau-père, ouvrit, par son règne, une ère nouvelle dont Lille devait partager la gloire et les splendeurs. Philippe le Bon affectionnait le séjour de cette ville et se plaisait à y faire éclater sa magnificence. C'est là, dans la collégiale de Saint-Pierre, qu'il tint le premier chapitre de l'ordre de la Toison-d'Or, dont il était le fondateur ; c'est là, dans le palais de Rihours, que son père avait bâti et que lui-même venait d'embellir, qu'il reçut les cinquante envoyés de l'empereur d'Orient, chargés d'implorer son secours contre les Turcs ; c'est là aussi et dans ce même palais qu'eut lieu le vœu du Faisan. L'histoire de la chevalerie n'offre rien de plus merveilleux que les fêtes données à Lille à l'occasion de ce vœu, qui semblait devoir faire revivre le temps héroïque des croisades. Le faste et les réjouissances publiques étaient d'ailleurs dans le goût des Flamands, et il n'est pas de peuple chez lequel on retrouve plus de cérémonies symboliques, plus de coutumes remplies d'originalité et de poésie.

Parmi tant d'institutions romanesques, on distinguait à Lille celle du roi de l'Épinette. Le Lillois investi de cette dignité était chargé d'assurer et d'ordonner les plaisirs dont ses concitoyens devaient jouir pendant l'année. Le dimanche qui précédait le jour des Cendres, le roi qui allait déposer le sceptre invitait à un banquet les principaux habitants et ceux qui avaient été autrefois honorés de la royauté. Le mardi suivant avait lieu l'élection du nouveau roi. On le conduisait sur la place, où il était reconnu du peuple, et un héraut d'armes lui présentait une branche d'épine. Ramené chez lui en grande pompe, il réglait, le lendemain, l'ordre des joutes par lesquelles il devait inaugurer sa pacifique et joyeuse domination. Le vendredi, le roi, suivi de femmes vêtues en Amazones, de chevaliers et d'un grand concours de peuple, se rendait au village de Templemars pour prier saint George de lui accorder un heureux règne. Puis les joutes commençaient le dimanche suivant. Le roi de l'Épinette y présidait à cheval et armé, et revêtu d'un surtout de satin blanc. « *Son palefroi, dit une chronique,*

étoit armé et houssé de même jusqu'à terre, ayant des houppes, sonnettes dorées, morillon doré, bien emplumassé ; ses gros varlets le suivoient accoutrés aussi de jupons de soie verte. »

Le roi restait simple spectateur du tournoi les premiers jours ; mais pendant les quatre derniers, il entra en lice pour combattre à tous venants. Le vainqueur recevait un épervier d'or des mains des dames, on le portait triomphalement à l'hôtel de ville, et, dans cette marche, les quatre plus belles demoiselles de la ville le tenaient par quatre rubans d'or. Les ducs de Bourgogne ajoutèrent souvent à l'éclat de ces fêtes par leur présence. La royauté de l'Épinette devint bientôt ruineuse ; les plus riches bourgeois ne pouvaient suffire aux dépenses toujours croissantes qu'elle entraînait : l'un d'eux, nommé Oostende, préféra même la prison à l'honneur d'être roi. Jaloux de conserver cette institution, Philippe le Bon permit aux magistrats de lever un impôt sur diverses denrées, afin de pouvoir donner une liste civile aux rois de l'Épinette, et il alla même jusqu'à conférer la noblesse à tous ceux qui porteraient dignement le sceptre. Outre l'institution des rois de l'Épinette, il y avait encore à Lille des fêtes et des usages populaires qui se sont conservés jusqu'à nos jours et que nous retracerons en leur lieu.

Heureuse et prospère sous les ducs de Bourgogne, Lille, à diverses reprises, témoigna de son dévouement envers ces princes. En 1472, une disette régnait dans l'armée que Charles le Téméraire avait conduite en Normandie. Un citoyen de Lille, appelé Gantois, se chargea de nourrir à lui seul toute cette armée, et lui envoya, par une rare générosité, un immense convoi de biscuits. En 1474, la ville de Lille fit plusieurs levées d'archers habillés et armés à ses frais pour le service du duc Charles. Quand, après une série de revers qu'il ne pouvait imputer qu'à ses fautes, le téméraire Bourguignon eut trouvé la mort devant Nancy, sa jeune fille Marie, en butte aux astucieux projets de Louis XI, reçut pour époux, de la main séditeuse des Gantois, l'archiduc Maximilien d'Autriche. Ce prince, afin de soutenir vigoureusement les droits de sa femme contre le roi de France, eut besoin de recourir au patriotisme des Flamands et à celui des citoyens de Lille en particulier. Le 18 février 1480, il rendit un mandement qui appelait sous les drapeaux les habitants de Lille et de la châtellenie, de dix-huit à soixante-dix ans. Ils s'y rendirent armés et vêtus à leurs frais d'un paletocq blanc et sanguin, orné, devant et derrière, d'une croix de Saint-André. Tous ces paletocquets, comme on les appelait, étaient munis d'une lance de dix-huit pieds, et chaque archer portait douze flèches. A la mort de Marie de Bourgogne, des bruits de guerre s'étant répandus, et la sûreté du pays se trouvant de nouveau menacée, le Magistrat résolut, le 10 juin 1482, de lever des gens de guerre pour la défense de la ville. C'est alors que fut instituée la confrérie de Sainte-Barbe, à la demande des compagnons canonniers, coulevriniers et arquebusiers de Lille, lesquels rendirent plus tard tant de services à la cité. Enfin, Lille et sa châtellenie fournirent encore des secours considérables en hommes et en argent à l'empereur Charles-Quint. Ce monarque, en retour, confirma leurs privilèges et octroya aux magistrats, par lettres-patentes du 16 décembre 1540, la faculté d'agrandir la ville du côté du midi, entre la porte des Malades ou de Paris jusqu'à la porte de la Barre. Cet agrandissement était devenu bien nécessaire ; car, durant la longue et glorieuse domination de l'empereur, la population et le commerce de Lille avaient pris un accroissement considérable. La cité n'était pas seulement alors une sorte de ruche industrielle, livrée aux soins exclusifs de l'intérêt matériel ; le négoce n'y avait jamais étouffé l'amour des travaux intellectuels. À une époque que l'on peut appeler barbare, elle avait donné à la philosophie scolastique Alain de Lille, surnommé par son siècle le docteur universel ; aux lettres, Jacquemars Gielé, auteur d'une des branches de ce fameux Roman du Renard, si populaire au moyen âge, et Gautier de Châtillon, le noble et valeureux chantre des prouesses d'Alexandre.

Lille avait eu aussi son Puy d'amour, lice toujours ouverte aux pacifiques tournois de l'imagination et du gai-savoir. La révolution morale qui s'opéra dans la société au XVI^e siècle y fit rapidement sentir son influence civilisatrice. Le bien-être et le luxe qu'il amène à sa suite donnent toujours un grand essor aux plaisirs de l'esprit, au culte des belles choses, qui sont l'ornement de la bonne fortune ; la renaissance des lettres et des arts vint leur offrir un nouvel aliment. Une des premières, Lille se plut à orner ses palais, ses monastères, ses églises de tout ce que l'école flamande produisit de plus splendide. Parmi tant de chefs-d'œuvre dispersés ou détruits, un monument à jamais regrettable est le tombeau du comte Louis de Male, élevé dans la vieille église collégiale de Saint- Pierre, et où la statuaire et la ciselure étalaient toutes leurs magnificences.

Pendant les troubles des Pays-Bas, à la fin du XVI^e siècle, les Lillois, aigris par les vexations des troupes espagnoles, adhèrent au célèbre traité d'union ; mais s'apercevant bientôt qu'au mépris d'une clause de ce même traité les confédérés cherchaient à détruire à la fois l'autorité royale et la religion catholique, ils se réunirent au parti modéré des malcontents. Cette ligue finit par se soumettre à Philippe II, sous la condition expresse que l'armée aux Pays-Bas ne serait plus composée d'Espagnols. Délivrée de ces étrangers, la Flandre wallonne ne tarda pas à se voir harcelée par les huguenots hollandais et français. Le brave Lanoue, chef de ces derniers, ravagea la contrée et menaça Lille avec des forces imposantes. Robert de Melun, baron de Roubaix, l'un des plus hardis chevaliers flamands, le mit en déroute et le fit prisonnier. Peu de temps après, un de ces partis nombreux, formé aux Pays-Bas contre le pouvoir espagnol, et auquel les Lillois n'avaient pas voulu s'allier, tenta, pour se venger, un audacieux coup de main contre la ville. Cette faction était celle des hurlus, espèce de guérillas, pillards redoutés, qui avaient moins en vue l'affranchissement de la patrie que le vol et le brigandage. Les hurlus occupaient déjà un des faubourgs. Jeanne Maillote, hôtesse du cabaret de l'Arc, saisit une vieille hallebarde, se met à la tête des archers de la confrérie de Saint-Sébastien, des femmes de son voisinage, et court sus aux bandits ; tandis que les archers les accablent de leurs flèches, les femmes les aveuglent avec des poignées de cendres : Jeanne Maillote, toujours en avant et brandissant sa lance, anime sa troupe de la voix et du geste. Les hurlus se défendent avec acharnement ; mais, à la fin, ils fuient, après avoir mis le feu au faubourg, et emmenant plus de cent prisonniers, tant hommes que femmes, qu'ils avaient capturés dans le désordre de la mêlée. Malgré cette perte, Lille n'en fut pas moins délivrée par le courage d'une femme dont le nom, qui rappelle ceux des Jeanne d'Arc et des Jeanne Hachette, est encore aujourd'hui fort populaire dans le pays.

Sous le règne doux et paisible des archiducs, l'histoire de Lille ne présente d'autres faits saillants que quelques-unes de ces fêtes pompeuses dont nous avons déjà parlé. La joyeuse entrée de l'archiduc Albert et de l'infante Clara Eugenia, le 16 février 1600, pour la prestation des serments réciproques, fut une chose admirable ; l'opulence lilloise y déploya tout son faste, et nos chroniques manuscrites ne tarissent point sur la magnificence de cette journée. En confirmant alors les privilèges de la ville et en jurant de les observer, les souverains stipulèrent que la confiscation n'aurait plus jamais lieu à Lille ni dans la châtellenie.

Le moment était enfin arrivé où Lille allait devenir à jamais française. Lorsque Turenne et Condé, unis ou rivaux, avaient porté leurs armes jusqu'au sein de la Flandre, Lille n'avait ouvert ses portes ni à l'un ni l'autre ; il fallut, dit un historien flamand, que Louis XIV en personne vînt lui en demander les clefs. A la mort de Philippe IV, son beau-père, le roi de France prétendit que les Pays-Bas espagnols devaient revenir à sa femme, Marie-Thérèse. En conséquence, il entra en Flandre au mois de mai 1667, à la tête d'une armée de trente-cinq mille hommes. Tournai et Douai tombèrent successivement en son pouvoir, et, le 10 août, il vint prendre position devant Lille. Le comte de Bruay défendait la place. Dès qu'il eut appris que Louis XIV en personne se trouvait au camp, il lui envoya courtoisement un message par lequel il lui offrait le choix parmi les plus beaux châteaux à une lieue aux environs de Lille, et mettait à la disposition du roi de France tout ce qui, dans la ville, serait nécessaire à l'entretien de sa maison. Il demandait également au monarque de lui indiquer l'endroit où il placerait son quartier, afin d'empêcher qu'on ne tirât de ce côté, ajoutant toutefois qu'il priait Sa Majesté de ne pas trouver mauvais s'il défendait la place avec la dernière vigueur pour le service du roi catholique son maître. Louis XIV fit remercier le comte de Bruay dans des termes gracieux, disant que son quartier serait dans tout le camp, et que plus la résistance serait opiniâtre, plus il y aurait de gloire à la vaincre.

La garnison ne se composait que de deux mille quatre cents hommes. Pour suppléer à sa faiblesse, les dix-huit compagnies bourgeoises prirent les armes. Les archers de Saint-Sébastien, les arbalétriers de Saint-Georges, les tireurs d'armes de Saint-Michel, enfin les canonniers de Sainte-Barbe, défendirent vaillamment la cité. Dès le commencement du siège, le gouverneur avait, pour encourager la bourgeoisie, fait dresser devant l'hôtel de ville un grand cheval de bois, auprès duquel se trouvait une botte de foin avec cette inscription :

C'est bien en vain, François, que vous pensez nous prendre,
Encore que tout secours nous manque au besoin ;
Vous perdez vostre temps, plutost qu'on nous voye rendre,
Ce cheval mangera cette botte de foin.

On promena aussi le portrait en pied du jeune roi d'Espagne par toutes les rues, où des exhortations publiques furent adressées au peuple. Il n'était pas besoin de semblables moyens pour que les Lillois fissent leur devoir ; mais, réduits aux plus faibles ressources, que pouvaient-ils contre la puissance et la gloire de Louis XIV ? Après neuf jours de tranchée ouverte, on dut capituler. La ville demandait le maintien absolu de ses lois, coutumes, privilèges, franchises et libertés. Le roi, qui voulait conserver sa conquête, adhéra aux propositions principales des Lillois, et, introduit solennellement dans leurs murs le 28, il alla aussitôt, comme les anciens souverains, prêter et recevoir, en l'église de Saint-Pierre, le serment d'usage. Quand, à son entrée, il se trouva en face du comte de Bruay : « *Monsieur, lui dit-il avec cette grâce et cette dignité qu'il mettait en toutes choses ; monsieur, j'ai du déplaisir de votre malheur, parce que vous estes un galant homme, qui avés fait votre devoir pour le service de votre maître, et je vous en estime davantage.* » On n'ignore pas que les victoires de Louis XIV ont été célébrées, en prose et en vers, par tous les beaux esprits du temps ; mais ce qu'on sait moins, c'est que le quatrain suivant, tout mauvais qu'il est, eut pour auteur Jean La Fontaine :

Lille, cette cité qui vaut une province,
Par l'effort de Louis, nostre grandeur accroist.
Qu'en couste la conquête aux armes de ce prince ?
Dix jours ? Qui le croiroit ? Celui qui le connoist.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1668, confirmant les conquêtes de Louis XIV, réunit définitivement Lille et sa châtellenie au royaume de France. Ce fut alors que le maréchal de Vauban traça le projet d'un nouvel agrandissement, depuis la porte de la Barre jusqu'à celle de la Madeleine, renfermant tout le faubourg Saint-Pierre, le quartier de Saint-André et l'emplacement de la citadelle. L'espace compris dans cet agrandissement forme aujourd'hui le plus beau quartier de la ville. Les rues, percées au cordeau, en sont spacieuses et bordées d'édifices d'un aspect régulier et assez grandiose. La citadelle, construite à la même époque, est le chef-d'œuvre de Vauban ; elle complète le système de défense de Lille et en fait une des places fortes les plus imposantes de l'Europe. Outre les travaux et les embellissements dont nous venons de parler, Louis XIV, en habile politique, se concilia l'affection des Lillois, par la protection qu'il accorda à leur commerce, la déférence qu'il se plut à montrer pour les libertés et les coutumes locales. En 1673, le monarque revint à Lille avec une partie de sa cour ; il était alors à l'apogée de sa fortune. En présence de tant de gloire et de magnificence, la ville flamande se consola d'avoir changé de maître.

Un état de la France, dressé, par ordre de Louis XIV, en 1698, donne, sur la situation commerciale et industrielle de Lille, à cette époque, des détails assez curieux.

« Les ressources de cette ville sont grandes, y est-il dit ; il y a plus de quatre mille marchands ou maîtres de toute sorte de métiers, et il y en a plusieurs parmi eux qui entretiennent jusqu'à douze cents ouvriers. On y fabrique toute sorte d'étoffes, [ratines](#), [serges](#), [damas](#), velours, [camelots](#), [coutils](#), dentelles, tapisseries, savons. Les deux principales manufactures sont celles des sergeleurs et bourgeteurs, qui travaillent tous deux aux serges, à la différence que les derniers ont tiré leur nom de la ville de Bourges, d'où ils sont venus, et la jalousie qui est entre ces deux corps a produit autrefois une émulation très profitable, mais elle a dégénéré en haine et en envie qui ruine les uns et les autres. Il y a quarante ans que ces ouvriers fabriquaient jusqu'à cinquante mille pièces d'étoffe, mais la misère inséparable de la guerre, la cherté des vivres et les impôts, les ont obligés de quitter ; la moitié a passé dans les villes d'Allemagne, à Gand et à Bruges, où ils ont établi des manufactures. Cependant le peuple de Lille a augmenté, le nombre des domestiques a triplé, et de même de tous les métiers qui servent au luxe et à la dépense. »

Au début du XVIII^e siècle, cette déplorable guerre de la succession d'Espagne qui agita l'Europe entière fit de la Flandre un nouveau champ de bataille. Après plusieurs succès, les alliés résolurent d'assiéger Lille. Le prince Eugène, appuyé par le corps d'armée du duc de Marlborough, investit la place le 12 août 1708, et, dans la nuit du 22 au 23, il ouvrit la tranchée. Le maréchal de Boufflers défendait la place, il tint jusqu'au 22 octobre, qu'il fut forcé de capituler ; il se retira dans la citadelle où il résista encore jusqu'au 8 décembre.

Nous ne redisons point les effrayants épisodes de ce siège fameux dans les annales de la guerre. Lille peut-être n'eut jamais tant à souffrir que pendant ces cent vingt jours d'un bombardement presque continu. Il faut entendre le prince Eugène lui-même exprimer, avec une franchise et une grandeur d'âme qui l'honore, l'admiration que lui causèrent l'héroïque défense de Lille et la bravoure de Boufflers. Après avoir parlé des opérations stratégiques, le prince ajoute :

« Le maréchal, qui avait épuisé tout ce que la valeur et la science lui inspiraient, demanda à capituler le 22 de septembre ; je ne lui fis d'autres conditions, que de lui promettre de signer celles qu'il me proposerait. « C'est pour vous marquer, lui écrivis-je, monsieur le maréchal, ma parfaite estime pour votre personne, et je suis sûr qu'un galant homme comme vous n'en abusera pas. Je vous félicite de votre belle défense... » Quand, enfermé dans la citadelle depuis près de deux mois, Boufflers fut réduit à toute extrémité, le prince Eugène continue : J'écrivis au brave Boufflers : « L'armée française s'est retirée, monsieur le maréchal, vers Tournay ; l'électeur de Bavière vers Namur ; les princes vers leur cour ; ménagez votre personne et votre brave garnison. Je signerai encore tout ce que, vous voudrez. » Il me répondit : « Rien ne presse encore ; permettez-moi de me défendre le plus longtemps que je pourrai. Il me reste assez d'ouvrage pour mériter encore plus l'estime de l'homme que je respecte le plus. » Je fis donner l'assaut au second chemin couvert. Le roi de France s'en douta apparemment, car il écrivit au maréchal de se rendre. Malgré la répugnance que celui-ci y avait, il était prêt à le faire, lorsque, dans un billet que le duc de Bourgogne avait ajouté à la lettre du roi, il lut : « J'ai su d'un certain endroit que l'on veut vous faire prisonnier de guerre. » Je ne sais où il avait trouvé cela, mais ce prince, estimable à la paix, ne pouvait jamais que dire et que faire des sottises à la guerre. Ce billet, cependant, fit quelque sensation, pour un moment. Généraux et soldats jurèrent de périr tous plutôt sur la brèche : Boufflers en pleura de joie, à ce qu'on m'a raconté ; et prêt à prendre ce parti, il se ressouvint de mon billet, qui valait mieux que celui du duc de Bourgogne, et, après quatre mois de tranchée ouverte devant la ville et la citadelle, il m'envoya, le 8 de décembre, tous les articles qu'il voulait que je signasse ; ce que je fis sans aucune restriction. J'allai bien vite, avec le prince d'Orange, lui rendre visite et véritablement hommage à son mérite. Je l'embrassai bien cordialement et acceptai un souper, à condition, lui dis-je, que ce sera un souper de citadelle affamée. On nous servit un rôti de chair de cheval. »

Éprouvés tant de fois par la guerre, les Lillois avaient fini par la trouver une chose presque naturelle, qui ne devait plus les détourner de leurs travaux et même de leurs plaisirs. Voltaire raconte que, durant le siège de 1708, on ne cessa, au milieu des bombes et des boulets, de jouer la comédie à Lille, et que le théâtre fut tellement fréquenté, que son directeur fit une recette de plus de cent mille livres.

Le traité de paix signé à Utrecht, en 1713, rendit Lille à la France. Des fêtes pompeuses signalèrent cet événement ; le Magistrat fit frapper une médaille commémorative, dédiée au grand roi, en l'honneur duquel il avait déjà érigé un superbe arc de triomphe du côté de la ville qui regarde la France. La paix ne fut plus troublée, jusqu'à la Révolution. Lille, qui du haut de ses remparts avait presque pu contempler les grandes batailles de Bouvines, Cassel, Mons-en-Pévèle et Groningue, n'entendit plus que le canon de Fontenoy. Dans cette période de près d'un siècle, la prospérité de Lille s'accrut d'une manière remarquable. Alors ses paisibles annales n'offrent plus que des faits d'un intérêt secondaire ; telle que la visite de Louis XV, en 1744, ou la réception de tel autre grand personnage. Nous ne nous y arrêtons point ; mais il est une chose que nous nous plairons à signaler, comme preuve du sentiment intellectuel et du goût pour les œuvres de l'esprit, que les Lillois manifestèrent toujours au milieu même de leurs préoccupations mercantiles.

Voltaire venait d'achever sa tragédie de Mahomet, et les hardiesses qu'elle renfermait n'avaient point encore permis qu'on la jouât à Paris. Madame Denis, nièce de l'auteur, femme d'un commissaire ordonnateur des guerres, tenait alors un assez grand état dans Lille, qui était du département de son mari. Cette ville possédait, en outre, la meilleure troupe d'acteurs qu'il y eût en province, et qui était dirigée par un sieur Lanoue, auteur et comédien tout à la fois. Voltaire y vint, en 1741, avec madame du Châtelet, et y fit représenter Mahomet. La pièce fut très bien rendue. La célèbre Clairon (de Coudé) y remplissait le rôle de Palmyre. La salle était remplie par l'élite de la population. Voltaire s'y trouvait dans la loge du gouverneur, ainsi que mesdames Denis et du Châtelet. Dans un entr'acte, on apporta une lettre du roi de Prusse, qui annonçait à son illustre ami la victoire de Molwitz. Voltaire la lut à l'assemblée ; on applaudit : « *Vous verrez, dit-il, que cette pièce de Molwitz*

fera réussir la mienne. » Cet à-propos redoubla l'enthousiasme, et la pièce s'acheva au milieu des bravos et des cris d'admiration. Ce fut un des plus beaux triomphes de Voltaire avant celui que Paris lui réservait vingt-huit ans plus tard, lors de la reprise d'Irène, et à l'enivrement duquel le vieux philosophe devait succomber. La tragédie de Mahomet fut jouée plusieurs fois de suite à Lille. *« On trouva à Lille, dit un avis d'éditeur qui nous paraît être un avis de Voltaire lui-même, que cette pièce était d'un goût si nouveau, et ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs prélats voulurent en avoir une représentation, par les mêmes acteurs, dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public. »* Les idées, on le voit, avaient fait alors de notables progrès dans toutes les classes de la société, et on était déjà bien loin du temps où un prédicateur lillois s'était vu contraint par le gouverneur de faire amende honorable pour avoir en chaire anathématisé les Français, et s'être permis des allusions malséantes contre la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV.

Cependant Lille conservait encore, à cette époque, dans ses mœurs et ses habitudes, cette originalité qui tient à la race et ne s'efface jamais complètement ; ses habitants étaient plus Lillois que Flamands, et plus Flamands que Français. Les raffinements du luxe, l'élégance, l'urbanité, les belles manières enfin, qui, dans le monde parisien, commençaient à se refléter des hauteurs de l'Œil-de-Bœuf sur les financiers et les gens du haut négoce, étaient inconnus à Lille. La noblesse elle-même, assez nombreuse, mais en général de moyenne volée, la noblesse n'y avait pas dépouillé cette sorte de rusticité féodale et ces façons surannées qui avaient un peu égayé les cours dédaigneuses de Louis XIV et de Louis XV lors de leur passage en Flandre. Quant au bourgeois, si opulent qu'il pût être, c'était toujours l'homme des anciens temps, bon, simple, honnête, admirateur des belles choses, mais aimant par-dessus tout son comptoir, sa famille, l'aisance, la propreté du foyer du domestique, et puis les paisibles voluptés de l'estaminet, rendez-vous d'affaires et de plaisir tout à la fois. *« Ces réunions, écrivait un auteur il y a cinquante ans, produisent souvent des tableaux dignes de Teniers et de Metz. Quelquefois c'est à côté d'un pot de bière et à travers les nuages de tabac que se soufflent au nez deux négociants, que se discute et se conclut une affaire qui fera mouvoir dix mille bras et circuler des millions. »* En 1722, des goûts un peu plus relevés que ceux du cabaret se révèlent dans la haute classe de la société lilloise. Plusieurs notables bourgeois formèrent alors une compagnie, dit le règlement, *« tant pour y exercer la musique, le jeu de la petite arc-balète et autres petits divertissements, pour, par ce moyen, éviter la fréquentation des cabarets, particulièrement les dimanches et fêtes. »*

Un des caractères distinctifs de la population lilloise au dernier siècle était toujours cet amour des réjouissances publiques dont nous avons parlé, et qui tient une place si grande dans la vie sociale du peuple flamand. Si Lille avait alors perdu son roi de l'Épinette, elle avait conservé dans toute sa splendeur primitive la procession semi-religieuse et semi-profane que la comtesse Marguerite avait instituée en 1269, et dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une insignifiante transformation. Cette cérémonie avait lieu le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu. Toutes les châsses des saints dont les églises et les couvents de la ville possédaient des reliques y étaient solennellement portées. Les corps de métiers y figuraient avec leurs emblèmes et leurs bannières, surmontés d'un flambeau historié. Les compagnies bourgeoises de canonniers, archers, arbalétriers et tireurs d'armes, précédées de leur musique, ouvraient la marche. Les valets ou les fous de chaque compagnie, ayant à leur tête le fou de la ville, personnage important investi de prérogatives et de privilèges, couraient en avant pour faire ranger la foule. Derrière les compagnies venaient des chars de triomphe représentant la cour des anges, le paradis, l'enfer, etc. ; puis, à une assez longue distance, la procession religieuse chantant des psaumes.

C'était un événement grave que le retour de cette fête, dont le but était tout à la fois d'émerveiller, d'édifier et d'enrichir la cité, en attirant dans ses murs un grand concours de monde. La veille, une cavalcade, dirigée par le fou de la ville, jetant des dragées au peuple, parcourait les rues, les ponts, les remparts, afin de s'assurer si tout était en bon état de réparation et si la marche triomphale pouvait circuler sans encombre. Chacun des corps qui devaient y figurer y avait son représentant : on y voyait trois chanoines de Saint-Pierre, le secrétaire du chapitre, le prévôt de la ville, deux échevins, les greffiers, les sergents du Magistrat et ceux du chapitre, suivis de leurs ouvriers assermentés. La cavalcade rentrait au cloître Saint-Pierre après la visite, et un grand souper lui était offert par le chapitre. *« De mon temps, dit l'abbé d'Artigny dans ses Mémoires, le fou de la ville était un agent de change et un banquier fort à son aise, qui avait un fils chanoine de Saint-Pierre, qui est la principale église de Lille. Il était obligé de faire par lui-même les fonctions de sa charge. Le peuple ne croyait pas que la procession fût complète, si le fou n'y paraissait pas avec tous ses attributs. »* Mais le temps

approchait où, avec les vieilles institutions de la France féodale ou monarchique, les usages et les coutumes des siècles passés allaient disparaître dans les profondes modifications d'une grande réforme sociale.

Lille adopta les principes de la Révolution avec une réserve et une sagesse qui la sauvèrent des excès de l'anarchie. Elle n'eut à déplorer que quelques collisions isolées et des extravagances antireligieuses que, du reste, le bon sens de la population ne toléra pas longtemps. Lorsque le proconsul Joseph Le Bon manifesta l'intention de visiter les Lillois, ceux-ci menacèrent de braquer contre lui ces canons dont ils s'étaient si bien servis contre les Autrichiens.

Nous venons de faire allusion à la défense de 1792. C'est un des plus glorieux épisodes de l'histoire de Lille ; il couronne dignement le passé et montre encore une fois ce que peut l'amour du foyer domestique joint à l'amour de la patrie. L'Europe coalisée avait lancé ses armées contre la Révolution, et, comme toujours, le nord de la France devait être le principal théâtre de la guerre ; comme toujours, Lille allait supporter les premiers et les plus rudes coups de l'ennemi. Dès le 24 septembre, le capitaine général Albert de Saxe-Cobourg, commandant l'armée autrichienne, forte de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, de six à sept mille cavaliers et d'une artillerie formidable, avait pris position devant la place. Tandis que, les jours suivants, il cherchait, sous le feu des Lillois, à ouvrir la tranchée et à établir ses batteries, la ville, réduite à une très faible garnison, se disposait à soutenir énergiquement le siège, résolue qu'elle était d'en souffrir toutes les horreurs plutôt que de capituler. Le 29, dans la matinée, et alors que tout était prêt pour l'attaque, un officier supérieur autrichien se présente à la porte Saint-Maurice. Il est introduit et traverse les rues en voiture et les yeux bandés. Arrivé devant le conseil de guerre, il remet deux dépêches adressées par Albert de Saxe, l'une au général Ruault, commandant en chef, l'autre à la municipalité. Le prince sommait la ville et la citadelle de se rendre à l'empereur et roi. Dans ce moment solennel, la municipalité et le général commandant, pénétrés de la grandeur de leur devoir et inspirés par le plus noble patriotisme, écrivirent aussitôt ces réponses que l'histoire doit recueillir. — Le général Ruault :

« Monsieur le commandant général, la garnison que j'ai l'honneur de commander et moi, sommes résolus de nous ensevelir sous les ruines de cette place, plutôt que de la rendre à nos ennemis, et les citoyens, fidèles comme nous à leur serment de vivre libres ou de mourir, partagent nos sentiments et nous seconderont de tous leurs efforts. » Même énergie dans le langage de la municipalité de Lille à Albert de Saxe : « Nous venons de renouveler notre serment d'être fidèles à la nation, de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir à notre poste. Nous ne sommes pas des parjures. Signé : André, maire, et Rohart, secrétaire greffier. »

L'officier autrichien partit, porteur de ces deux réponses, et le peuple, qui connaissait les motifs et le résultat de sa mission, l'escorta avec ordre et dignité jusqu'à la porte, mais aux cris mille fois répétés de vive la liberté ! vive la nation ! Peu d'instants après, une effroyable détonation se faisait entendre, et une grêle de bombes et de boulets rouges tombait sur la ville.

Le bombardement continua presque sans interruption durant neuf jours et neuf nuits. Quatre cent cinquante maisons ou édifices publics furent réduits en cendres, sept à huit cents criblés par les boulets. Ces effroyables désastres n'ébranlèrent pas le courage et le sang-froid de la population, qui ne songea pas un seul instant à capituler. Les célèbres canonniers sédentaires, qui, dans les sièges précédents, avaient déjà rendu de grands services, restèrent constamment sur les remparts avec la garnison et ne cessèrent de répondre au feu de l'ennemi par un feu non moins nourri et non moins meurtrier. Les Autrichiens, après avoir eu plusieurs de leurs batteries démontées et avoir essuyé des pertes considérables, désespérant d'ailleurs de réduire une ville si héroïquement défendue, levèrent enfin le siège et battirent en retraite vers Tournai. Cette défense mémorable, qui eut pour effet de retarder les progrès de l'invasion, excita dans toute la France une juste admiration, et la Convention nationale décréta que Lille avait bien mérité de la patrie ! Le nom de Lille fut, en outre, donné à l'une des principales rues de la capitale de la république française. Le temps n'a point affaibli ces sentiments de juste admiration. Un monument commémoratif du bombardement de 1792 s'élève aujourd'hui au milieu de la place de Lille : c'est une colonne cannelée, entourée à sa base des obusiers pris sur l'ennemi, et surmontée de la statue en bronze de la cité guerrière, montrant d'une main la place où elle est décidée à mourir plutôt que de se rendre, et de l'autre tenant un bout-feu allumé.

La Révolution avait porté des coups funestes à la prospérité industrielle et commerciale de Lille ; ce fut donc avec un bonheur trop tôt déçu qu'elle vit le retour de la paix. Peu de temps après la conclusion du traité d'Amiens, le premier consul vint, avec madame Bonaparte, passer trois jours dans les murs de l'ancienne capitale de la Flandre. Lille n'était plus alors un des boulevards de la France, les limites du territoire de la République s'étendant jusqu'à Hambourg ; mais le premier consul comprenait toute l'importance de cette ville, non-seulement comme place de guerre, mais aussi comme grand centre manufacturier. Il savait les pertes qu'elle avait essuyées, il promit de les réparer ; il connaissait le patriotisme que Lille avait montré naguère, il voulut la récompenser et y plaça le siège de la préfecture du Nord, qui avait été primitivement établi à Douai. Ainsi, la capitale de la Flandre française conservait, dans la nouvelle organisation politique de la France, le rang que son importance lui assignait ; elle devenait le chef-lieu de ce vaste et riche département, qui compte plus d'un million d'habitants voués à l'agriculture, à l'industrie, au négoce et aux actes permanents d'une civilisation avancée. Les gloires de l'Empire ne laissèrent pas les Lillois insensibles ; mais ils en eussent été plus touchés encore si elles avaient été moins stériles, si elles avaient amené moins de désastres. En effet, pendant ces longues guerres, l'agriculture et le commerce languirent privés de bras et de débouchés, et, deux fois, le pays eut à subir des invasions non moins douloureuses que celles qu'il avait essuyées aux premiers temps de ses annales. La Restauration fut accueillie par elle avec d'autant plus de faveur qu'elle marqua la fin de ces désastres, et ouvrit à Lille une nouvelle ère de prospérité industrielle. Cette ville fut tour à tour visitée par Louis XVIII, le duc de Berri et Charles X. On sait qu'avant de se retirer en Belgique, le premier de ces princes revint à Lille en 1815. Il y passa la journée du 22 mars, et il en sortit le lendemain, accompagné par le duc d'Orléans et les maréchaux Berthier, Macdonald et Mortier.

Si l'on nous demande maintenant quel est, dans cette grande cité, l'esprit public, chose toujours assez muable et difficile à fixer, nous répondrons qu'en général, le Lillois, ami du travail, de l'ordre, éprouvé par de longues vicissitudes, froid et réservé par caractère, subit les événements sans les provoquer ; qu'il s'en émeut peut-être, mais ne s'en trouble point. Dans ses relations particulières comme dans la gestion de ses affaires, il apporte les mêmes principes de prudence et de sagesse ; aussi le voit-on rarement se lancer dans ces spéculations hasardeuses qui sont pour la caisse du négociant ce que les coups d'État sont pour les gouvernants. La vieille réputation de probité flamande s'est conservée intacte à Lille, et les rares désastres financiers qui y arrivent sont plutôt le fait du malheur que celui de l'impéritie ou de la mauvaise foi. Le Lillois est affable envers les étrangers, mais il ne les recherche pas, il les attend. Sa famille suffit, en général, à ses besoins de sociabilité. Généreux, quoique toujours circonspect, il ouvre plus facilement sa bourse que ses salons ; quand il les a ouverts, c'est pour y donner une franche et généreuse hospitalité.

Nous avons dit en quoi consistait le commerce flamand au moyen âge. À l'antique fabrication des fils retors et des toiles se sont jointes, pour Lille, dans les temps modernes, d'autres sources fécondes de prospérité. Il n'existe aucun renseignement statistique, même au ministère du commerce et de l'agriculture, comme nous avons pu nous en assurer après de longues et pénibles recherches, qui nous permette de constater par des chiffres la quantité et la valeur de la production de chacune des branches de cette vaste industrie. Nous devons signaler, toutefois, la filature du coton, celle du lin, à l'aide des nouvelles machines anglaises, le tissage des étoffes de fil, de laine, de coton et de soie, l'extraction et le raffinage du sucre, l'épuration des huiles de colza ou de pavots, appelées œillettes dans le pays. Entrepôt des denrées coloniales que reçoivent les ports de Dunkerque, Boulogne, Calais et même le Havre, Lille étend son commerce sur presque toutes les parties du globe, où elle exporte les inépuisables productions de son sol et les précieux articles sortis de ses fabriques. Au milieu de cette impulsion puissante donnée aux affaires se manifeste, plus que jamais, de nos jours, l'amour des arts, des sciences et des lettres. Lille possède dans son sein des hommes qui les cultivent avec succès. Il suffit, d'ailleurs, de jeter un coup d'œil sur les monuments et les institutions d'une cité pour en apprécier le caractère. À côté de ses manufactures, de ses magasins, de ses éléments de travail et d'opulence ; à côté de ses magnifiques hospices et de ses nombreux établissements, déjà si dignes d'admiration, Lille montre avec orgueil ses académies, ses musées, ses écoles de beaux-arts, ses richesses littéraires. Là, ce sont des tableaux des Rubens, des Van Dyck, des Jordaens, des Raphaël, des Murillo, des chefs-d'œuvre de toutes les écoles réunis dans les salons du vieux palais de Rihour ; là, c'est une incomparable collection de dessins originaux des grands maîtres italiens, collection qui, à elle seule, forme tout un musée, au frontispice duquel se trouve inscrit le nom de son généreux fondateur, le chevalier Wicar. Plus loin, c'est une bibliothèque de trente mille volumes, riche en manuscrits, en éditions rares ; enfin, dans un palais bâti tout exprès pour elles, ce sont les célèbres

archives des comtes de Flandre, augmentées de celles de la maison de Bourgogne-Autriche. Cent mille chartes originales, depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à la conquête de la Flandre par Louis XIV ; vingt mille lettres écrites ou signées par les rois de France, d'Angleterre, les empereurs d'Allemagne, les papes, les personnages les plus fameux des siècles passés, une innombrable quantité de documents de toute nature sur l'histoire des hommes et des choses, tel est l'appât que présente ce précieux dépôt aux hommes politiques et aux amis de la science.

Le patriotisme éclairé qui a sauvé ces trésors des ravages du temps et des révolutions, et qui les conserve aujourd'hui avec une si vive sollicitude, n'a pu malheureusement empêcher, nous l'avons dit à notre début, la destruction des édifices religieux ou civils qui faisaient naguère l'orgueil des citoyens lillois et l'admiration de l'étranger. L'art ancien n'offre plus de vestiges à Lille que dans les églises de Saint-Sauveur et de Saint-Maurice et dans quelques portions du palais de Rihour, monuments élevés au XVe siècle, sous le règne des premiers ducs de Bourgogne ; tout cela n'est vraiment plus digne d'attirer l'attention ; on ne se douterait pas qu'on est si près de Tournai, de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, de Bruges, où tant de merveilles architecturales sont encore debout et intactes. Le palais de la Bourse, érigé par le roi d'Espagne, Philippe II, dans la première moitié du XVIIe siècle, est mieux conservé ; grâce à une restauration intelligente, il présente un curieux spécimen de ce style espagnol, toujours un peu fantasque, mais presque toujours aussi original et gracieux. Plusieurs rangées de maisons, notamment aux environs de la place, bâties au temps de Charles-Quint ou de son fils, portent le même cachet que la Bourse et sont, comme elle, chargées d'ornements sculptés avec goût. Quand on a vu le bel arc de triomphe dressé à la gloire de Louis XIV, et qui forme la porte des Malades ou de Paris ; la citadelle, coup d'essai et chef-d'œuvre de Vauban ; l'esplanade ; les casernes, destinées à recevoir dix mille hommes ; le grand corps de garde de la place et les fortifications qui entourent la ville, on a une idée de ce que l'architecture militaire a fait à Lille de plus remarquable. En fait de bâtiments modernes, on peut encore citer le théâtre, ouvrage de l'architecte Lequeux, élevé en 1785, et presque entièrement reconstruit en 1842 ; le Pont-Neuf, bâti, en 1701, par Voland, à qui l'on doit aussi la porte de Paris ; la salle des concerts, qui passe pour l'une des plus belles de France ; l'hôtel de la préfecture, d'un style pur et régulier ; l'hôpital général, vaste édifice, d'un aspect sévère et assez grandiose ; le palais de justice et le palais des archives.

Le luxe des décorations est poussé très loin à Lille, soit dans les lieux destinés au public, soit dans les habitations particulières ; le goût s'y perfectionne chaque jour en toutes choses, et la civilisation matérielle y marche de pair, on peut le dire, avec la civilisation intellectuelle et morale. La physionomie générale de la ville est fort animée et ressemble à celle des quartiers les plus populeux de Paris ; malheureusement, le paupérisme, cette plaie des grandes agglomérations industrielles, y afflige trop souvent les regards par ses allures abruties et par ses haillons. Un temps viendra peut-être où l'on trouvera les moyens de guérir un mal aussi déplorable ; on s'en occupe déjà à Lille, où les plus louables efforts sont actuellement tentés dans ce but.

Lille n'a jamais produit de ces personnages fameux qui tiennent un haut rang dans l'histoire, et dont la renommée forme toute la gloire des cités qui les ont vus naître ; elle n'avait pas besoin d'un tel genre d'illustration ; quoi qu'il en soit, elle compte, à toutes les époques, parmi ses enfants, des hommes très remarquables. Nous avons déjà cité Alain de Lille, le docteur universel, et les célèbres trouvères Jacquemars Grêlée et Gauthier de Châtillon. Avant eux et au XIe siècle, un philosophe illustre parmi les dialecticiens professait à Lille, dans la naissante école de la collégiale de Saint-Pierre dont il était chanoine et écolâtre ; c'était Rambert, disciple de Jean le Sophiste, chef de l'école appelée des Nominaux. Il discuta longtemps contre les Réalistes l'importante question de l'illusion ou de la réalité de nos idées. À partir de la Renaissance, Lille revendique : au XVIe siècle, Guillaume Haneton, savant jurisconsulte, Walerand Hangouard, théologien et aumônier de l'empereur Charles-Quint ; les poètes latins, Jérôme du Mortier, Théodore Van de Wale et Jean Vincart ; Jean Molan, docteur et professeur de théologie à Louvain ; Jean Sylvius ou Du Bois, célèbre médecin ; Pierre d'Oudegherst l'auteur des Chroniques et annales de Flandre ; Dominique Baudier, professeur d'éloquence à l'université de Leyde. Au XVIIe siècle, le poète sacré Jacques Jardin ; Mathias de Label, médecin et botaniste du roi d'Angleterre Jacques Ier ; le peintre de fleurs Monnayer. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la famille des Godefroi, savants historiographes, au chef de laquelle, Jean Godefroi, Louis XIV avait confié la garde du précieux dépôt des archives de Flandre ; la famille des Lestiboudois, botanistes renommés, chez qui la science est également héréditaire ; le graveur Masquelier, les historiens Montlinot et Tiroux. Enfin de nos jours, Lille renferme dans son sein des hommes fort distingués à divers titres ; nous citerons, entre autres, parmi les

manufacturiers et économistes industriels, MM. Scrive, Delesalle Debuchy, Kob-Bernard, etc., etc. ; parmi les savants, MM. Kulmann, à qui la chimie doit des découvertes fort importantes ; Macquart, l'un des meilleurs entomologistes de France ; J. Lefebvre, agronome habile ; enfin deux membres correspondants de l'Institut, MM. Lestiboudois, de l'Académie des Sciences, et Le Glay, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Lille est aujourd'hui le chef-lieu de la seizième division militaire. Parmi ses institutions publiques, nous nommerons le tribunal de première instance, la chambre et le tribunal de commerce, un conseil des prud'hommes, une bourse, une banque, un hôtel des monnaies, dont la marque distinctive est la lettre W ; le collège communal, la caisse départementale, l'académie royale de musique, succursale de celle de Paris ; l'école de beaux-arts ; une caisse d'épargne, une société royale d'agriculture, sciences et arts ; une association pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts dans le département, et qui compte plus de cinq cents membres ; un cercle musical ; une société hippique pour l'amélioration de la race chevaline et l'organisation des courses départementales. Lille renferme six paroisses, dont cinq avec titre de décanat ; une église consistoriale de la confession d'Augsbourg, une maison pour le culte wesleyen, et une synagogue. Les établissements de bienfaisance y sont nombreux, et ils doivent l'être dans une ville qui compte trente-cinq mille indigents. Les principaux sont : l'hospice général, qui donne asile à quinze cent vingt personnes, et l'hôpital royal de Saint-Sauveur, qui contient trois cents lits. La ville est, en outre, pour la distribution des secours publics, divisée en six arrondissements qui ont chacun un bureau de charité. La moyenne du budget communal s'élève annuellement à un million, tant en recettes qu'en dépenses. Le dernier recensement porte la population du département à 1,085,298 âmes, celui de l'arrondissement de Lille à 328,005, et celui de la ville elle-même à 63,693, chiffre inférieur à celui des années précédentes, où il s'est élevé jusqu'à 72,000, mais qui s'explique par la migration des habitants, trop resserrés dans l'enceinte des fortifications, et forcés de s'établir dans les faubourgs, lesquels, aujourd'hui, forment des communes très populeuses, telles que Wazennes, qui compte 8,500 personnes les Moulins, 3,120, la Madeleine, 927, Fives, 1,565. Un grand nombre de manufacturiers ont été, en outre, s'établir dans les villes ouvertes des environs, comme Roubaix et Tourcoing, qui doivent surtout leur prospérité actuelle au voisinage de Lille. Il a été longtemps question d'agrandir cette cité en élargissant la circonférence de son enceinte continue ; pris et repris plusieurs fois, ce projet est aujourd'hui agité de nouveau. L'opportunité en est effectivement d'autant plus grande, que les voies de fer vont unir Lille à Paris et au reste de la France, et augmenter sans doute beaucoup son importance commerciale par la rapidité de ses communications.

Auberti Mirœi, *Diplomata Belgica*. — Chroniques de Flandre, manuscrits de la Bibliothèque royale, n° 10196 et 8380. — Wilelmi Britonis, *Philippidos*. — J. Meyreri, *Annales rerum Flandicarum*. — Buzelini, *Gallo-Flandria*. — Oudegherst, *Annales de Flandre*. — Jacques de Guyse, *Annales du Hainaut*. — Warnkœnig, *Flandrische slaats und Rechtsgesichte*. — Edw. Le Glay, *Histoire des comtes de Flandre*. — Brun-Lavainne, *les Sept Sièges de Lille*. — Carnot de la Défense des Places fortes. — Voltaire, *Œuvres dramatiques et correspondance*. — Dieudonné, *Statistique du département du Nord*. — Etat de la France, par Boulainvilliers. — A. Le Glay, *Nouveau Programme d'Études sur l'Histoire et les Antiquités du département du Nord*. — A. Dinaux, *Trouvères de la Flandre*.